

Cécile Bonopéra

Ligne de fuite, franchissement

Dans le texte des *Écrits* sur « La jeunesse de Gide » qui s'intitule aussi « La lettre et le désir », Lacan fait un commentaire précieux de l'ouvrage de Jean Delay sur *La jeunesse d'André Gide*. Il y insiste particulièrement sur l'irréparable perte de la quasi-totalité des lettres adressées par Gide à sa femme Madeleine qu'elle décide de vouer à l'anéantissement devant le témoignage de ce qu'elle lit sur le visage de Gide comme la marque d'un amour qui la trahit. Il note le ressentiment éternel de Gide au regard de cette destruction véritable béance qu'ouvre alors « le seul acte où [Madeleine...] montre clairement s'en séparer... celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entière fermeté. Cet acte est celui de brûler les lettres - qui sont ce qu'elle a « de plus précieux ». Qu'elle n'en donne d'autre raison que d'avoir « dû faire quelque chose » y ajoute le signe du déchaînement que provoque la seule intolérable trahison ». C'est là qu'il ajoute : « Pauvre Jason parti pour la conquête de la toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée ! ». Ce que Lacan indique ici c'est que Madeleine pas plus que Médée, ne cède sur son désir d'exister comme femme avant de n'être plus qu'une épouse délaissée pour l'une, là où l'autre se retrouve condamnée par sa répudiation à sa condition de reproductrice. Que ces actes soient délibérés en réponse à un déchaînement, n'en altère pas la valeur d'acte au sens où Lacan pose l'acte, bien au contraire. Là où Médée reconnaît en Jason celui qui reste comptable de la jouissance dont il lui a fait découvrir qu'elle la recelait déjà par-devers elle, et qui est cette part de jouissance Autre féminine, passible de passer à l'actif de la jouissance phallique, c'est-à-dire passible d'être pacifiée par la loi phallique au nom de l'amour, de même Madeleine attend de Gide qu'il s'assume comptable des serments d'amour qui seuls scellent leur mariage. Aucune des deux femmes ne consent à céder sur ce qui les détermine radicalement comme désirantes.

Cette année de travail arrive bientôt à son terme. La ligne de fuite cette année était représentée par une proposition d'étude à partir du Séminaire inédit de Lacan sur « *L'acte psychanalytique* », séminaire tenu au cours de l'année universitaire 1967-1968.

L'expression est plaisante de cette ligne de fuite à entendre comme il se doit du côté de la perspective, perspective de travail dès le mois de Septembre, mais dont il faut bien reconnaître arrivé en Mai qu'elle en ouvre d'autres, du côté de la fuite, fuite des résolutions peut-être, à tous les coups fuite du sens.

J'ai souvenir quand même d'avoir convenu d'interroger la clinique à partir de l'acte analytique : qu'est-ce qui opère dans la clinique ? Et comment ça opère ? C'est-à-dire se poser au cas par cas, séance après séance la question du transfert et de l'amour, celle du désir, de l'imposture et de l'éthique pour tenter de saisir ce qui reste d'une fugacité, de recueillir ce qui en échappe. D'autres questions fusent alors inévitablement qui sont soulevées par les premières.

Elles ont pour spécifique de jaillir du même lieu : penser la clinique à partir de Lacan c'est-à-dire penser sa clinique à partir du réel, de tourner autour et de s'en écarter selon de singulières lignes de fuite.

Je vais essayer ce soir d'interroger quelques points de pratique clinique et d'en proposer une articulation étrange en ce qu'elle épouse des lignes de fuite, avec un autre qui concerne Médée et ce me semble notre questionnement de cette année autour de l'acte analytique.

Je prélèverai deux temps précis d'une cure. Chacun de ces temps correspond à une séance et à son après-coup. Vous manqueront intentionnellement les repères qui accompagnent habituellement une construction de cas par exemple, car je vise ce qui se passe dans une analyse et qui concerne : le psychanalyste et toujours l'analysant.

Deux protagonistes donc, l'analysante et l'analyste.

La première des deux séances s'intitule « *La tempête* ».

Il s'agit d'un souvenir-écran qui apparaît à un moment qui n'est déjà plus le début de cette cure, à un moment où le travail est sérieusement engagé, au sens où ce travail fait série depuis un bon moment.

Elle dit :

« Son père l'a choisie elle, parmi les enfants, pour l'accompagner en mer. Elle est la seule à savoir déjà nager. Elle est très fière ! De savoir nager sans doute, mais surtout d'être choisie par le père - parce qu'elle sait nager, certes - et de laisser ainsi les autres enfants seuls à la maison avec la mère¹.

C'est le premier voilier du père, à peu près comme une coquille de noix.

Ils se sont beaucoup trop éloignés du port quand le vent se lève. Très vite, la mer change d'aspect houleuse, vernissée et glauque. Peu expérimenté encore et mis en difficultés le père décide de ramener les voiles et de rentrer au port au moteur.

Courageuse, attentive, déterminée, la petite fille écope en silence l'eau qui s'abat sans relâche dans le bateau².

Elle dira à l'analyste, en insistant sur le caractère ravageant pour elle d'avoir été exposée par le père impuissant à cette tempête en mer, qu'une fois au port et alors hors de danger, pendant que lui relatait ses exploits à qui voulait bien l'entendre sans plus se préoccuper d'elle, elle s'était retournée vers la mer maintenant à distance, et s'était mise à pleurer³ ».

L'analyste tranche : « On peut dire aussi qu'il vous a ramenée à bon port ? »

Après un temps de silence l'analysante reconnaît, contrariée : « On peut, en effet ». Sur quoi la séance est levée.

Elle sort, complètement absorbée par cette interprétation révoltante et qui équivoque de surcroît songe-t-elle, avec le nom de son père ! Elle prend sa voiture pour se rendre à ses occupations et percute de plein fouet un véhicule qui freine brutalement devant elle à tout juste dix minutes de là !

Voilà pour introduire mon propos.

Car il convient nécessairement de passer à l'après-coup si je puis

1 On peut repérer ici les éléments d'une problématique œdipienne.

2 Ici se déploie ce qui correspond à l'élément traumatique.

3 Et là la dimension d'écran du souvenir, proche d'une construction fantasmatique.

dire, à l'après-coup de ce temps-là qui sinon suspend littéralement son vol dans une capture obscène féroce et fascinante. C'est à se décoller de cette fascination qu'un grand nombre de pistes s'ouvrent, toutes fécondes.

C'est ce qu'aura fait l'analysante.

Elle témoigne de la béance obscure qui s'est soudain ouverte avide, impérative et qui l'a absorbée brutalement, engloutie. Elle témoigne avoir été ensuite envahie par une sorte d'effroi sacré devant l'immanence de cette présence, violence déchaînée, fulgurance aveugle, déferlement dévastateur de l'inconscient.

Puis, l'angoisse s'est installée sourde, intense, massive, tenace, laissant par instant réapparaître la question embarrassante qui avait si prestement tissé le piège dans lequel elle avait chu, elle était tombée, dans lequel elle s'était laissée tomber : « Pourquoi l'analyste a-t-il fait ça ? ». Cette question va d'ailleurs se décliner peu à peu en : « Pourquoi a-t-il dit ça ? Pourquoi a-t-il prononcé une phrase pareille ? Avec ses mots-là ? » - en quelque sorte juste celle qu'il ne fallait pas prononcer - mais la déclinaison n'aura pour effet que de renvoyer inlassablement l'analysante au spectacle effrayant de la réponse qu'y fit l'inconscient.

Elle attendra la séance suivante pour se remettre au travail avec l'analyste.

La béance avide dont témoigne l'analysante, béance impérative qui l'engloutit brutalement ne manque pas d'évoquer le surgissement sur le devant de la scène du phénomène de l'« *Unheimlich* » freudien en tant qu'il est ce qui « *permet que surgisse ce qui, dans le monde, ne peut pas se dire* »⁴, et qu'il apparaît toujours dans le discours accompagné par les termes « soudain » ou « tout d'un coup », je cite Lacan qui saisit ailleurs « la scène » cette scène dont je parle, au moment du passage à l'acte « *comme un plongeur dans le trou du souffleur, le souffleur étant bien sûr l'inconscient du sujet* »⁵ et qui ne manque pas de rappeler que « *l'inconscient ne fait pas semblant* »⁶. C'est précisément ce à quoi l'analysante est brutalement confrontée à l'issue de cette séance.

En effet, une reprise attentive de l'énoncé du souvenir-écran fait apparaître dans la rencontre même entre la parole analysante et l'interprétation de l'analyste les éléments de coordonnées d'un possible passage à l'acte tel que Lacan les pose dans le Séminaire « *L'angoisse* » en s'appuyant en particulier sur le cas de « *La jeune homosexuelle* » de Freud. À savoir, tout d'abord l'embarras suprême : l'analysante se laisse littéralement prendre dans les rets signifiants qui suspendent l'écoulement du temps et la fascinent. S'y ajoute l'émotion, poussée à son paroxysme de ce que par son intervention l'analyste vient faire consister ce qui est attribué au père dans le souvenir-écran, en le légitimant. Les deux conditions essentielles du passage à l'acte à savoir l'embarras et l'émotion paraissent donc réalisées ici.

Pour ce qu'il en est de l'émotion, ce que l'analysante attribue au père par le truchement du souvenir-écran c'est précisément le désir du père, avec toute l'opacité attribuée au désir quand il est désir de l'Autre. Pour Lacan « *le désir de l'Autre n'est pas un vouloir à la manque* »⁷. Il fait référence là à l'« *Hilflosigkeit* » de Freud pour faire saisir ce qu'il appelle « *la constitution de l'hostile comme tel, premier recours au-delà de l'Hilflosigkeit* »⁸, et pour souligner le caractère « sans recours » de la position du sujet devant le désir de l'Autre « *drame de la relation du désir du sujet au désir de l'Autre qui littéralement l'aspire et le*

4 Jacques Lacan, Séminaire X, « *L'angoisse* », éd. du Seuil, Le champ freudien, p. 90.

5 Jacques Lacan, Scilicet n° 6/7, 1975, « *Conférences et Entretiens dans des Universités Nord-Américaines* », Entretien avec des étudiants à YALE University, pp. 32-37.

6 Jacques Lacan, Scilicet n° 2/3, 1970, « *Discours à l'E.F.P.* », pp. 9-29.

7 Ibid.

8 Jacques Lacan, Séminaire X, « *L'angoisse* », éd. du Seuil, Le champ freudien, p. 91.

laisse sans recours »⁹.

La confrontation de ce désir attribué au père en tant que désir de l'Autre avec ce qui se trouve être de l'ordre de la loi incarnée par l'analyste lui-même dans le temps de la séance, analyste qui de surcroît se fait entendre, donne de la voix pour faire appel à la loi, est précisément ce par quoi elle s'éprouve comme très exactement identifiée à l'objet *a* auquel elle se réduit alors d'une manière radicale. Seul le « laisser tomber », le « se laisser tomber » peut réaliser la soudaine conjonction du sujet à l'objet qui est du même coup rejeté hors de la scène.

Lacan pose ce « laisser tomber » comme le « *corrélât essentiel du passage à l'acte* » quand il est ce passage à l'acte « *vu du côté du sujet... à partir de la formule du fantasme* ». Je cite : « *Le passage à l'acte est du côté du sujet en tant que celui-ci apparaît effacé au maximum par la barre. Le moment du passage à l'acte est celui du plus grand embarras du sujet, avec l'addition comportementale de l'émotion comme désordre du mouvement. C'est alors que de là où il est - à savoir du lieu de la scène où, comme sujet fondamentalement historisé seulement il peut se maintenir dans son statut de sujet - il se précipite et bascule hors de la scène. Ceci est la structure même du passage à l'acte* »¹⁰.

Ainsi chez l'analysante, la constitution de l'hostile comme premier recours à l'absence de recours « *Hilflosigkeit* », où le surgissement du désir de l'Autre la plonge et l'assigne à une fascination sans fin, va avoir pour effet de déchirer proprement l'écran du souvenir et de la projeter littéralement à travers la béance ainsi constituée, sous la forme du plongeon dans le trou de ce souffleur qu'est l'inconscient qui n'aura pas manqué lui, de se saisir de l'interprétation faite par l'analyste aussitôt qu'énoncée. Car le seul passage pour que le sujet de l'inconscient vienne à rencontrer le réel est celui que lui offre le fantasme, quand il le traverse.

Du côté de l'embarras, j'ai parlé de rets signifiants pour tenter de serrer au plus près ce qui se trame à partir des énoncés produits à la fois par l'analysante et par l'analyste. En effet, le caractère a priori inoffensif de l'énoncé de l'analyste d'être placé là de manière nettement anachronique, se révèle véhiculer soudain une charge proprement contradictoire au regard du message que l'analysante tente de lui faire entendre. L'interprétation analytique vient alors donner consistance à une contradiction flagrante du dire que l'analysante faufilait dans le dit qu'elle énonçait. Elle vient se placer en contre, tout contre. L'analysante relève alors aussitôt une équivoque parfaitement malvenue de venir littéralement emprisonner le sujet de l'inconscient à l'intérieur d'un effet de sonorités dont les résonances le piègent et qui pour le coup aggrave considérablement l'appel fait en renfort à la loi en tant que légitimante.

Le cas de « *la jeune homosexuelle* » sur lequel je m'appuie avec Lacan pour comprendre les enjeux de cette séance, est précieux à plus d'un titre.

Bien sûr, Lacan en extrait la fonction du regard désapprobateur que le père lance à sa fille quand il la croise aux bras de son aimée et celle du discours tenu aussitôt après par l'aimée qui n'en peut mais, sur la jeune fille qui se laisse alors choir.

Mais il remarque aussi l'occurrence dans cette cure, de l'embarras auquel s'ajoute l'émotion de Freud quand les rêves de la jeune fille

⁹ Jacques Lacan, Séminaire inédit 1958-1959, « *Le désir et son interprétation* », leçon du 10 Juin 1959.

¹⁰ Op. cit. p. 136.

viennent à mentir, même s'ils posent tout de même également la question contre laquelle il vient buter et qui concerne ce que veut une femme. Il qualifie alors la décision prise par Freud de mettre un terme à la cure de la jeune fille, de passage à l'acte !

Ceci me permet de venir questionner à mon tour la position de l'analyste, celui de la séance dont je parle et le rapport qu'il peut entretenir avec le discours de l'analysante d'une part et avec ce qu'il en est « *du désir du psychanalyste, car il est impossible de tirer d'ailleurs que du fantasme du psychanalyste, et cela peut assurément donner un petit peu le frisson... à savoir ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet* »¹¹. C'est du fantasme du psychanalyste qu'est issue l'interprétation qu'il fait du souvenir ressurgi pour lui de cette tempête.

¹¹ Jacques Lacan, Séminaire inédit, 1967-1968, « *L'acte psychanalytique* », Conférence du 19/06/68.

En guise de conclusion de ce temps, je vous propose la seconde des deux séances que j'ai choisies pour soutenir le fil de mon discours de ce soir.

Cette fois, elle a pour titre : « *Comme il vous plaira* ».

Cette séance arrive un certain temps après la précédente, je dirai un temps conséquent relativement au temps logique qui se déploie dans cette cure.

Elle dit :

« Les petites filles sont rentrées en classe. La maîtresse leur a présenté le texte qui va faire l'objet de La leçon de lecture, et la consigne : elle interrogera à tour de rôle et au hasard ; il conviendra de suivre attentivement la lecture et de la poursuivre chacune à son tour précisément au point où elle aura été interrompue ; c'est un exercice d'apprentissage, il ne sera pas noté sauf à sanctionner l'inattention.

En s'asseyant, elle a avidement lu le texte, histoire douceâtre de branche d'arbre en fleurs et d'oiseau tout en écoutant distraitement la consigne. Distraitement : elle est distraite. Elle n'aime pas la leçon de lecture, véritable supplice où ses compagnes ânonnent péniblement un texte qui s'effiloche jusqu'à la perte de sens dans une distorsion des sonorités martelées avec insistance. Elle aime lire.

Aujourd'hui, elle a décidé sans le savoir de s'extraire de ce pensum pesant. Elle écoute distraitement la mélodie de la leçon qui lui parvient de plus en plus lointaine, assourdie. Elle s'applique avec délectation à se distraire en jouant avec la lumière qui se joue des nuages. Légère, de plus en plus légère, elle est « la petite fille la tête dans les nuages ».

C'est à ce moment que son prénom, lancé au vol par la maîtresse la touche et l'abat sur la page où gît déjà le texte. Elle n'a ni le temps de voir ni celui de comprendre ce qui se passe. Elle choit, précisément sur le mot qui suit celui qui vient d'être lu et y rebondissant elle imprime son rythme au texte qu'elle enlève avec vélocité jusqu'à son point final.

Saisie, la maîtresse l'affuble aussitôt d'un « dix ! » retentissant qui vient sanctionner la performance.

Dans l'après-coup elle conserve étroitement mêlée au ravissement de ce pur effet du sujet de l'inconscient, l'amertume de ce que la maîtresse a contrevenu à la règle par elle énoncée.

Pourtant l'analyste intervient : « En vous notant, la maîtresse ne vous signifiait-elle pas sa surprise de ce qu'elle ne savait pas que vous saviez si bien être présente là où vous appelant elle vous supposait assez absente pour ne pas répondre à son appel ? ».

L'analysante prend le temps de la réflexion et répond : « Votre interprétation est juste, mais elle n'est pas vraie ».

Le temps qu'il faut à une demi-pause pour avoir été et l'un et l'autre mettront simultanément en perspective ces deux temps de la cure, dans un éclat de rire.

Et en effet, la valeur de mot d'esprit que prend cette seconde séance « ipso facto » dans le décours de la cure, m'autorise à la poser ici simplement comme une sorte de contrepoint à la première, sans tenter d'en dire davantage.

Ces temps de franchissement de l'analysante ne sont pas dissolubles de ce qui aura constitué comme autant de lignes de fuite, le désir du psychanalyste et qui se sera traduit dans l'insistance en ce que Lacan appelle l'acte psychanalytique.

Une définition de cet acte reste cependant tout à fait énigmatique. Mais il me semble que si je poursuivais selon la ligne de fuite que j'emprunte ce soir, je pourrais tenter de m'y engager plus avant avec « *Médée* » la monumentale.

L'énigme que représente Médée n'est pas dissoluble de l'histoire de Jason pas plus que de celle de la conquête de la Toison d'or. Sans Toison d'or sans Jason, pas de Médée. Plus même, il faut remonter au-delà encore pour faire affleurer les causes de la rencontre fatale, c'est-à-dire du caractère de fatum que prend un jour la rencontre de Médée et de Jason.

Il faut savoir que longtemps avant d'usurper le trône d'Iolcos, Pélias profana un temple consacré à Héra en y poursuivant à mort une femme qui s'était réfugiée dans l'enceinte sacrée. Il méprisait ainsi ouvertement les lois de la cité et la déesse, par l'impiété de sa conduite. Vous savez qu'Héra n'est pas du genre à oublier ni même à pardonner un affront : voilà, il suffit. L'affaire est lancée.

Il est dit ailleurs que c'est elle Héra, qui suggère à Jason l'idée de la conquête de la Toison d'or dont Pélias se saisira aussitôt, croyant éloigner sans retour l'importun du trône qu'il revendique. Que Jason revienne jamais de si périlleuse entreprise paraît improbable.

C'est compter sans le dessein d'Héra de faire quérir la Toison d'or dans le but de ramener Médée de Colchide et de rendre ainsi possible le châtement qu'elle a prévu d'infliger un jour à Pélias.

Pour mener à bien cette entreprise dont la légende a passé les siècles d'avoir été la première de cette envergure dans l'histoire de l'humanité, Héra va s'allier le soutien d'Athéna. L'Argo est le premier navire qui fut, conçu sur les plans et avec les soins attentifs de la déesse Athéna. Les Argonautes sont tous des héros, de constituer le premier équipage à traverser la Méditerranée de part en part, c'est-à-dire des rivages de la Grèce jusqu'à la lointaine opulente fabuleuse Colchide et à bouleverser ainsi radicalement les lois du monde antique : la mer était infranchissable, « *la passe couleur de nuit des Symplégades* »¹² n'avait jamais été forcée. Il a été dit que de changer l'ordre du monde, Jason aurait à en payer le prix.

¹² Euripide, « *Médée* », éd. Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, Bruges, Juillet 1991, p. 135.

Et pour finir de donner sa dimension épique à la scène qui nous occupe, nommer Aeétes est de peu d'utilité sauf à souligner l'origine divine solaire de Médée. Curieusement les sources diffèrent et se perdent quand il s'agit de lui attribuer une mère, nymphe, Océanide, déesse même. Et il faut faire appel à la lignée paternelle pour y trouver deux sœurs d'Aeétes proches parentes insignes et patentées. Circée la terrible magicienne dont le désir fait faire un si long détour à Ulysse au cours de l'Odyssée qui le ramène vers Ithaque, Circée est celle qui enseigne son art puissant à Médée. On oublie souvent de citer l'autre sœur, à savoir Pasiphaé qui deviendra reine de Crète en épousant le grand roi Minos, Pasiphaé tout entière vouée à une jouissance obscure indomptable. Comment ne pas se demander ce qu'elle aura pu transmettre à Médée ?

Arrivés en Colchide, c'est aux bons soins d'Aphrodite qu'Héra remet le succès de son entreprise. La déesse promet l'intervention de son fils radieux, à laquelle nul ne peut se soustraire. Frappée par les traits d'Éros, Médée éprouvera une passion subite irrévocable pour Jason. La réciproque n'est pas vraie. À peu de choses près, la boucle est bouclée, sauf à dire encore que Jason pour obtenir la Toison de son désir, jurera d'abord par tous les dieux de l'Olympe d'être à jamais fidèle à Médée, de la prendre pour épouse et de l'emmener avec lui en Grèce.

Une génération plus tard, les trois mêmes déesses se disputaient l'avis d'un berger, et déclenchaient la guerre de Troie pour avoir été offensées.

Nous pouvons maintenant revenir avec Euripide sur les lieux du crime fatidique. Car les sources varient et les récits diffèrent qui attribuent ou pas les crimes qui se succèdent alors ou leurs circonstances, à Médée. Il semble cependant qu'un accord général reconnaisse à Euripide l'audace de faire le premier de Médée, une infanticide.

Voilà, le mot est lancé. Ce long préambule n'est que détour fait pour tenter à la fois de conjurer le moment, de le repousser dans le temps, de le tenir à une distance « suffisamment bonne » si je peux emprunter ici la formule de Winnicott, de la rencontre de ce que nous ne voulons approcher qu'en nous couvrant la face, en marchant à reculons et en ne nous retournant surtout pas : le meurtre dé-li-bé-ré de deux enfants par leur mère.

Il est vrai qu'à partir d'Euripide la tradition tragique cessera de faire varier l'issue consécutive à cette série de fatales décisions. Mais de même que dès l'Antiquité une première geste épique ne se transmet qu'à travers les défilés infinis d'une tradition orale qui y incruste au passage les traces insignes de ceux qui s'en sont emparés, chaque nouvelle élaboration fait inmanquablement l'objet d'une succession d'interprétations subjectives qui enrichissent le thème principal de leurs variations, comme les sédiments du sens se déposent en couches successives et viennent à recouvrir jusqu'à l'occulter complètement, ce qui fait l'os du discours. Je m'essaie donc ici à une tentative de dégager la structure du mythe de ce qui le recouvre et où s'inscrit le sens.

Certes Médée est de descendance divine, certes elle est une magicienne puissante aux invocations redoutables. Elle est aussi une amante exigeante aux désirs impérieux. Mais ce qui lui fait traverser les siècles comme Œdipe les traversent jusqu'à nous ou comme

Antigone peut le faire également, c'est la décision délibérée qu'elle prend et qu'elle met à exécution de tuer les enfants qu'elle a conçus de Jason en réponse à sa décision à lui de rompre le serment qui le liait à elle.

Il s'agit là d'une décision qui touche au plus tragique de l'humaine condition et qui brûle nécessairement à nos yeux d'un feu bien plus ardent que ceux de la Toison d'or elle-même.

Au moment où Euripide la cueille, Médée est une femme répudiée. Elle souffre, « *d'un avide désir du lit perdu... au point d'appeler la mort* »¹³. Elle se plaint, à voix haute. Pas un seul instant elle ne se coupe de la possibilité de faire appel. Si elle s'éprouve comme une femme abandonnée, ce n'est pas pour se laisser aller au sentiment de déréliction qui ferait d'elle un objet si déchu qu'il en choierait aussitôt. Très vite elle ajoute qu'une femme va « *plus loin que personne en son audace meurtrière* » si l'« *on touche à son droit, à son lit* »¹⁴. Il s'agit plutôt pour elle de délibérer, de mesurer au mieux les issues qui lui restent offertes au point où elle est arrivée. En effet, de s'être « *dépossédée honteusement* » du soutien qu'elle pouvait attendre « *de son père, de sa patrie... après avoir tué son propre frère* »¹⁵ la renvoie avec une lucidité accrue à la précarité de sa situation d'exilée plutôt qu'à un sentiment de culpabilité exorbitant qui l'assignerait avec férocité à un tribut obscène. Et quand elle apprend de la bouche de Créon sa condamnation réitérée à l'exil, elle sait qu'en quittant Corinthe elle ne peut pas plus se tourner vers la Thessalie que vers la Colchide.

C'est alors qu'apparaissent, en même temps que la colère sourd, les préoccupations contradictoires qu'elle nourrit pour ses enfants. « *C'est sur eux qu'elle pleure et sur leur infortune* »¹⁶... « *non qu'elle songe à les laisser en pays ennemi, en butte aux affronts de la haine* »¹⁷...ou qu'elle envisage de « *livrer ses fils pour que ses ennemis à leur gré les outragent* »¹⁸. Mais elle sait aussi que d'« *atteindre leur père en les frappant* »¹⁹... « *rien ne mordrait plus durement le cœur de son mari* »²⁰. Là où l'amour l'avait déterminée à un premier crime, crime de trahison envers son père puis à tous les autres successivement, « *la colère emporte ses résolutions* »²¹ les plus sacrées. De l'amour à la haine, le point de bascule semble se situer ici dans le temps des préoccupations croisées de Créon et de sa fille pour Jason et Médée.

Et pourtant dès avant le premier crime elle avait longuement débattu en secret pour tenter de combattre la passion naissante qui s'était emparée d'elle. Ovide en donne un témoignage subtil dans ses *Métamorphoses*. Devant la violence irrépressible de sa passion les sages, les filiales résolutions de la jeune Médée capitulent et cèdent à la seule conclusion logique qui tienne encore pour elle : « *J'obtiendrai sa promesse auparavant, et les dieux seront témoins de notre alliance. Que redouter dans une telle certitude ?* »²².

Médée consent à l'amour pour Jason en se soutenant de ce qui pour elle est une certitude : la parole possède le pouvoir de nouer sans défaut. Elle donne alors accès à un ordre des choses qui consiste et qui cesse d'être susceptible de se dénouer. Médée entretient avec la parole un rapport de pouvoir imaginaire, sorte de charme divin et maléfique dont elle use ailleurs avec succès dans ses pratiques magiques, rites incantatoires, enchantements.

Ainsi, la douleur issue de l'abandon, la crainte de l'exil, la culpabilité récurrente liée à tout ce à quoi elle a consenti pour l'infidèle, l'amour, la sollicitude maternelle et la crainte de savoir ses enfants offen-

13 Ibid. p. 140.

14 Ibid. p. 144.

15 Ibid. p. 141.

16 Ibid. p. 148.
17 Ibid. p. 169.18 Ibid. p. 182.
19 Ibid. p. 182.
20 Ibid. p. 170.

21 Ibid. p. 183.

22 Ovide, « *Les Métamorphoses* », éd. Actes Sud, Thesaurus, Paris, 2001, Livre VII, p. 267.

sés outragés, la colère et le souci de vengeance pris comme souci d'infliger une souffrance au moins égale à la sienne à son mari, viennent sans aucun doute nourrir les hésitations et grossir les doutes qui animent Médée dans une sorte de condensé d'un temps pour comprendre au moment de prendre une décision, mais sont à prendre comme autant de voiles, rationalisations, effets de sens qui ne se disqualifient certes pas les uns les autres, mais bien plutôt s'ajoutent les uns aux autres, se déposent les uns à côté des autres et passent à côté de l'essentiel d'en masquer la cause.

Peut-être convient-il maintenant d'évoquer encore un autre élément qui a la particularité de revenir tout au long du discours de Médée et qui le scande véritablement : qu'on rie d'elle est une chose à quoi elle refuse de se résoudre à tout prix, même au prix du sacrifice consenti de ses enfants. Elle dit en effet : « *Je prendrai mes enfants avec moi dans ma fuite. Atteindre leur père en les frappant à quoi bon, si c'est pour m'infliger une double souffrance ? Mais quoi, me résigner à être celle dont on rit, abandonnant mes ennemis à leur impunité ?* »²³... « *Mes ennemis, rire de moi ? Jamais je ne le souffrirai ! Que nul ne s'avise de me dire chétive ou débile ou résignée. Tout au rebours : lourde à mes ennemis... Car il faut être tel pour vivre une vie glorieuse* »²⁴. Sur le versant narcissique et avec toute l'hypertrophie qu'y ajoutent ses origines divines, Médée semble réagir sur ce point telle Artémis surprise au bain par Actéon.

23 Op. cit. p. 182.

24 Ibid. p. 169.

Plus précisément et la douleur torturante qu'elle éprouve nous l'indique, elle se trouve ici livrée de par la décision de Jason à représenter une Baubô vieillissante et dénudée, exhibée et risible. Or le rire, même cruel apparaît là comme le dernier rempart, ultime défense devant la crudité obscène d'une monstration insoutenable. Il ferait surgir alors le défaut dans la parole donnée au lieu même du corps de celle où elle s'est inscrite et qu'elle lèse, tout en voilant de toute son épaisseur les regards de ceux qu'il secoue, les protégeant du contact direct avec la faille qui sans lui les frapperait de stupeur et de sidération.

Le rire qu'il ne faut pas pour Médée est rencontre du scopique et de l'invoquant. Il est ce qui s'approche le plus de la faille qu'il ne faut pas dans le symbolique et qui témoignerait de l'inconsistance de l'Autre. Pour Médée, l'engagement du sujet dans la parole qu'il donne solennellement doit être un engagement irréversible. C'est la condition expresse pour faire consister la parole et l'ordre des choses autour d'elle. Pas de retour possible, pas de recours sauf à l'inhumain qui surgit alors avec l'inconsistance de l'Autre. C'est précisément ce qui se sera joué sans même nécessiter la moindre délibération, au moment des sanglantes ruptures de serments entre Aeètes et Jason, puis entre Pélias et Jason. Pour Créon, la riposte ne pose même pas question, de répondre à une attaque directe sans préavis. Créon est celui qui attise la haine de Médée par le mépris qu'il lui inspire.

Sans doute les choses sont-elles un petit peu plus complexes quand il s'agit de comprendre l'incidence que va avoir la décision prise par Jason de rompre le serment qui le liait à elle. Depuis l'instant fatidique du serment, ses conséquences se sont dramatiquement accumulées dans le temps et Médée se trouve prise au piège entre la consistance nécessaire qu'elle lui accorde et l'inconsistance de la conduite de Jason, qui l'entame cruellement. La seule issue pensable,

c'est-à-dire la seule issue qui puisse alors se représenter à elle qui puisse advenir à la représentation, c'est le forçage du temps. De ce qu'il a été rompu par Jason mais ne peut pas l'être par elle, le serment impose le recours délibéré à l'annulation pure et simple de l'instant où il a été reçu, pour en annuler les effets. Pour être effective, l'annulation du temps exige l'effacement radical de toutes les traces de liens, dans un « ça n'aura jamais existé » exorbitant. Le meurtre des enfants s'impose alors. Pour audacieuse que prenne la forme de cette hypothèse, elle a le mérite de laisser les fredaines olympiennes derrière elle, et de rendre à Médée son inhumaine dimension humaine.

J'en veux pour preuve le caractère insolite de l'apparition surprenante du roi Egée dans la tragédie d'Euripide. C'est en effet très précisément après le serment que Médée ne manque pas d'échanger avec lui, que lui apparaît dans un éclair de tragique clairvoyance l'issue qu'elle se détermine aussitôt à emprunter : « *Sur un point je restais en détresse : Egée dans mes plans apparut... Pour moi... s'apprête déjà la belle victoire* »²⁵, s'assurer la protection d'Egée et lui assurer une descendance. Pour cela : « *Je tuerai les enfants, mes enfants. Nul ne pourra les sauver* »²⁶. Et plus avant vers le dénouement : « *De toute façon ils sont condamnés* »²⁷. Le caractère insolite de cet échange semble manifester l'apparition de l'« *Unheimlich* » freudien. Il fait littéralement basculer la pièce. Je le rapprocherai volontiers de la manière tout aussi surprenante bien que plus manifestement explicite avec laquelle Sénèque semble le transposer. Chez Sénèque aussi, Médée annule littéralement le serment qui la lie à Jason en égorgeant ses enfants : « *J'ai retrouvé mon sceptre, mon frère, mon père, la Toison du bélier d'or a regagné la Colchide, mon royaume m'est revenu avec ma virginité perdue. Dieux enfin vous m'êtes favorables* »²⁸. Elle semble revenue au temps d'avant la conquête de la Toison d'or où elle était jeune, princesse sage et choyée. Tout peut donc recommencer.

25 Ibid. p. 168.

26 Ibid. p. 169.
27 Ibid. p. 187.

28 Sénèque, Théâtre complet II, « *Médée* », éd. Imprimerie Nationale, Le Spectateur français, Juin 2004, p. 86.

Au point où nous sommes rendus, il convient de s'interroger encore sur quelque chose de surprenant : ce crime, crime majeur s'il en est, n'est pas suivi d'un châtement ! Et pourtant, l'horreur qu'il suscite est telle qu'Euripide n'hésite pas à en atténuer l'instant paroxystique en usant d'un simulacre de châtement à l'intention du spectateur. Il fait aussitôt intervenir dans les commentaires du Chœur, l'évocation d'une autre femme infanticide Ino, rendue folle par les dieux avant de frapper mortellement ses enfants et de se jeter peu après du haut d'une falaise dans la mer « *pour expier leur mort impie* »²⁹. Ino, infanticide en l'absence de toute lucidité mais infanticide punie viendrait à camoufler l'absence d'un quelconque châtement infligé à Médée, qui tue ses enfants avec une détermination farouche et une lucidité aveugle. Médée échappe à tout châtement. Pas un seul des récits, pas une des variations de la légende ne rapportent qu'un châtement ait même été envisagé pour la criminelle ! Plus encore chez Euripide, elle y échappe avec tous les attributs de la gloire divine, emportée dans les airs sur un char resplendissant attelé de serpents ailés et envoyé pour la secourir par le Soleil, père de son père. C'est carrément une consécration !

29 Op. cit. p. 191.

Curieusement le dramaturge ne manque pas de créer au cours de cette apothéose, un effet de vacillation en rappelant le rituel imposé aux Corinthiens « *afin d'expier ce meurtre sacrilège* »³⁰, rituel célébré en l'honneur des enfants. Car il est dit ailleurs qu'en fait, les

30 Ibid. p. 196.

31 Robert Graves, « *Les mythes grecs* », éd. Fayard, Paris, 1991, p. 481.

Corinthiens lapidèrent les enfants de Médée pour venger la mort de leur roi. Il est même dit pure médisance sans doute, qu'ils achetèrent Euripide pour quelques talents d'argent³¹ afin qu'il clamât leur innocence et qu'il en déclarât Médée seule coupable. Au-delà du caractère anecdotique que prennent ces révélations eu égard à l'horreur du crime attribué à Médée je dirais même plus, maintenant revendiqué par Médée, ne convient-il pas ici de les entendre plutôt pour ce qu'elles se donnent, à savoir des voiles dont la fonction paradoxale serait de feindre une révélation là où ils viennent masquer une déchirure tout en l'indiquant avec de multiples précautions ?

32 Jacques Lacan, « *Ecrits* », éd. du Seuil, Le champ freudien, Paris, 1966, « *Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir* », p. 761.

Lacan éclaire mes tâtonnements. En effet dans le texte des *Écrits* sur « *La jeunesse de Gide* » qui s'intitule aussi « *La lettre et le désir* », il fait un commentaire précieux de l'ouvrage de Jean Delay sur *La jeunesse d'André Gide*. Il y insiste particulièrement sur l'irréversible perte de la quasi-totalité des lettres adressées par Gide à sa femme Madeleine, qui s'avéraient constituer une pièce essentielle dans la construction de Gide écrivain et qu'elle décide de vouer à l'anéantissement devant le témoignage de ce qu'elle lit sur le visage de Gide comme la marque d'un amour qui la trahit. Il note le ressentiment éternel de Gide au regard de cette destruction, véritable béance qu'ouvre alors « *le seul acte où [Madeleine...] montre clairement s'en séparer... celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entière fermeté. Cet acte est celui de brûler les lettres - qui sont ce qu'elle a « de plus précieux ». Qu'elle n'en donne d'autre raison que d'avoir « dû faire quelque chose » y ajoute le signe du déchaînement que provoque la seule intolérable trahison* »³². C'est là qu'il ajoute : « *Pauvre Jason parti pour la conquête de la toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée !* ».

La décision de Madeleine élevée à celle de Médée n'autorise certes pas à attribuer une valeur identique à l'acte de brûler des lettres fussent-elles son bien le plus précieux, et à celui de donner la mort à ses enfants. Ce que Lacan indique ici c'est que Madeleine pas plus que Médée, ne cède sur son désir d'exister comme femme avant de n'être plus qu'une épouse délaissée pour l'une, là où l'autre se retrouve condamnée par sa répudiation à sa condition de reproductrice. Que ces actes soient délibérés en réponse à un déchaînement, n'en altère pas la valeur d'acte au sens où Lacan pose l'acte, bien au contraire. Là où Médée reconnaît en Jason celui qui reste comptable de la jouissance dont il lui a fait découvrir qu'elle la recelait déjà par-devers elle, et qui est cette part de jouissance Autre féminine, passible de passer à l'actif de la jouissance phallique, c'est-à-dire passible d'être pacifiée par la loi phallique au nom de l'amour, de même Madeleine attend de Gide qu'il s'assume comptable des serments d'amour qui seuls scellent leur mariage. Aucune des deux femmes ne consent à céder sur ce qui les détermine radicalement comme désirantes. C'est là que Madeleine rejoint Médée. C'est sans doute là ce qu'Euripide fait exploser en apothéose à la fin de sa tragédie pour tenter de révéler sans s'égarer à la dire, l'indicible déchirure qui ex-siste de manière irréductible entre être femme et devenir mère.

C'est peut-être là également que se rejoignent sans y paraître les différents moments de ce que je tente de faire passer ce soir, qui questionnent l'acte psychanalytique à partir de ce que Freud en fondant la

pratique psychanalytique à travers l'élaboration d'une théorie analytique, a posé comme l'énigme de ce que veut une femme.